

A propos de violence dans les familles

Jean Laviolle

Psychiatre, psychanalyste

N'ayant aucune expérience clinique de prise en charge des enfants sourds et de leur famille, je préfère vous faire part aujourd'hui de quelques réflexions concernant la violence dans les familles, ou plutôt quelques pistes pour comprendre cette violence. Nous évoquerons successivement :

1. La violence de l'identique ou *le mythe de « tous égaux, tous pareils »* ;
2. la question de *l'origine de la filiation* à travers le métissage avec un petit voyage du côté de l'ethnologie ;
3. Le geste ou la parole, ou *comment faire comprendre ce que l'on ne peut pas dire ?*
4. Comment travailler avec *l'expression de la haine et de la violence entre générations* ;
5. Les générations se suivent et se ressemblent dans le mythe familial. *La mémoire et ses accrocs.*

1. La violence de l'identique, le mythe égalitaire

Étudions-le à travers l'histoire de Muriel. Me parlant de sa mère d'origine malgache, qui pour la première fois vient la voir en France, pour le « plaisir » et non pas à l'occasion d'un nouveau drame familial (divorce d'une fille, épisode délirant de cette patiente, etc.), elle me dit : « Avec ma mère c'était souvent la tyrannie des parts égales. » Elle ajoute : « La violence des trois verres d'eau égaux. » Elle explique que sa mère, élevant seule ses deux frères et elle (son père étant décédé quand elle avait un an) avait un grand souci d'égalité dans tout ce qu'elle donnait aux uns et aux autres. Et d'ajouter : « Pourquoi donner trois verres d'eau identiques à trois enfants, si l'un d'entre eux a plus soif que les autres ? »

Elle donne un autre exemple : à quatorze ans sa mère lui dit : « Viens avec moi, nous allons acheter une Mobylette. Muriel qui, dit-elle, ne savait pas monter à vélo à cette époque, s'étonne de cette décision. Celle-ci est rapidement mise en œuvre et exécutée ; la Mobylette est bientôt achetée. Sa mère lui explique qu'ayant acheté un surf à chacun de ses fils, elle doit faire un achat équivalent à sa fille, et que ce sera une Mobylette dont le prix est équivalent.

Nous avons réfléchi ensemble sur cette anecdote qui fonctionne comme un double lien, message paradoxal :

- « tu ne peux pas refuser un cadeau que je te fais dans le souci d'être équi-

table avec mes trois enfants ;

– je choisis pour toi une Mobylette ;

– je ne te demande pas si tu préférerais autre chose, avec cet argent. »

– L'ultime message de cette mère confite en religion étant naturellement l'interdiction de s'insurger contre une telle décision égalitaire. A un autre moment de la séance, Muriel s'interroge sur son fonctionnement relationnel avec son ami. « Il a du mal à s'affirmer et moi je le tyrannise ». Elle fait un parallèle entre la relation qu'elle a avec sa propre mère et son propre comportement avec son ami pour qui, ou à la place de qui, elle prend ce qu'elle croit être la meilleure décision : « Je veux des choses pour lui. »

Cet exemple nous montre bien comment, dans certaines familles, le souci d'équité envers les enfants peut très bien, s'il s'associe à une méconnaissance de leur propre désir, devenir une violence dont il est difficile de se dégager, du fait même de cette caution égalitaire.

On ne peut s'empêcher de penser à ce propos à toutes les expériences de clonage concernant les brebis écossaises ! Pauvre Daisy, dont il faut rappeler que, si elle est génétiquement pure, elle a été portée par une brebis d'une espèce ; le noyau de l'ovule fécondant provenant d'une deuxième espèce a été introduit dans une cellule énucléé appartenant à une **troisième espèce** de mouton. Parthénogenèse, à l'ombre d'un curieux métissage qui laisse rêver !

A ce propos, nous pourrions évoquer un autre aspect de la violence en famille ou en société renvoyant au mythe et à la question des origines.

2. La question des origines et de la filiation

Muriel est petite, brune, la peau mate comme sa mère et son frère (« nous sommes les petits noirs mal dans leur peau »). L'autre frère a, comme son père décédé, la peau claire, une grande taille... et il a épousé une blonde finlandaise ! Muriel dit : « C'est en venant en France que j'ai découvert mon exotisme... Je peux être de tous les continents, les gens pensent que je viens d'Amérique latine, ou de Chine, ou d'Inde. Quand je ne suis pas bien, je pense être de nulle part. J'ai l'idée d'une âme errante, prisonnière de tous les démons. Je rêve d'un état de demi-sommeil où des choses de moi partent vers la fenêtre. Ma tante est là et qui est en train d'écrire mon prénom. » Muriel est très intéressée par l'étude des différentes couleurs dans ses études artistiques : elle rêve d'une amie scandinave qui a un bébé blond, fille, qui devient un garçon brun, l'enfant qu'elle souhaiterait avoir. Il est bien évident que derrière son inquiétude et sa préoccupation sur ses origines, les différences de couleur de peau, etc., se place la question du père, de la place de cet homme à la peau claire, mort prématurément alors qu'elle avait un an, et dont elle garde la photo le représentant portant sa fille, « la noire », sur les fonts baptismaux, là où elle va être nommée « au nom du Père ». Incertitude sur ses origines, avec en parallèle, inquiétude importante sur son enracinement dans

la réalité. Tout cela est ressenti par Muriel comme une violence éprouvée physiquement, comme une violence à l'intérieur même de son corps, sous forme de tension, de corps coupé en deux.

Faisons, si vous le voulez bien, un petit détour du côté de l'Afrique de l'Ouest, chez les Bambaras pour examiner leurs effigies rituelles remontant au XIV^e ou XV^e siècle (ou peut-être un peu plus !) : les Boli, le mot Boli signifie « sorte d'émanation d'un esprit supérieur ». Le Boli est fabriqué à partir d'argile, de poudre de bois, de farine. Mais ce qui le rend sacré et immortel, c'est le recouvrement par une étoffe noire, blanche ou rouge, ou par un placenta ayant de préférence enveloppé des animaux jumeaux, représentant le couple jumeau homme-femme fondateur de l'humanité. Puis est tracé sur cette enveloppe, le signe qui marque son identité ; il est enfin enduit du sang d'un animal sacrifié. L'un de ces Boli, Makungoba, « le grand chien de la brousse » (signifie aussi « mère de la grande brousse »), puissante divinité, dont l'existence semble remonter aux groupes de chasseurs et anti-islamiques de Guinée au XIV^e siècle, possède une origine mythique édifiante. Les premiers Boli sont l'invention des nains, êtres nés sans placenta, qui à l'origine étaient des géants dont la tête se perdait dans le ciel. Pour les punir de leur arrogance, Dieu fit entrer en collision le ciel et la terre. Ces nains haïssaient les hommes et ne respectaient pas Dieu. Ils étaient d'excellents chasseurs et leurs chefs étaient monstrueux. Pour retrouver leur puissance et se constituer des placentas, les nains remplissent de sang des peaux de gibier qu'ils conservent et qu'ils arrosent de sang frais. Leurs méfaits redoublant, le premier forgeron Noun, ancêtre mythique des hommes, obtient de Faro, la déesse de l'eau, le droit de les combattre. Il surprit les génies tutélaires qui gardaient ces lieux. C'était un couple d'antilopes dont il tua le mâle, il garda la femelle qui accoucha. Il récupéra le placenta. La femelle demande au forgeron d'arroser de sang frais le placenta et la dépouille du mâle, et de les garder comme des objets magiques et protecteurs. Il existe un autre Boli associé à Makungoba. Il s'appelle Nankoroba et représente aussi pour les chasseurs leurs parents mythiques, roi et reine des terrains de chasse, mais aussi leurs parents spirituels, incarnation de la justice et de l'amour maternel, filial et du prochain.

Au Mali et au Bénin, on retrouve aussi des cannes rituelles. Une de ces cannes reproduit le signe graphique qui signifie « placenta et cordon ombilical du monde ». Elle représente la déesse de l'eau, Faro, coiffée d'un bonnet « gueule de crocodile » relié par un segment figurant le cordon ombilical, signifiant attache au sens physique et spirituel (Siri) à deux crochets dont le nom signifie « la part du père et la part de la mère » (Fa kili ni ba kili) représentant le placenta. Ces deux objets, les Boli et les cannes rituelles, nous semblent illustrer parfaitement la nécessité de retrouver la trace des origines, de la filiation à travers des souvenirs mythiques ou réels, part intégrante de tout travail psychothérapeutique.

Nous savons combien le silence, le silence lourd de secret sur les origines et les histoires familiales empoisonne la famille et génère des troubles psychiques chez les sujets amputés de cette mémoire qui le rend comparable aux nains monstrueux du mythe Bambara sans placenta ni ombilic.

A ce propos, Muriel, au début de sa thérapie, parlait d'un monstre gluant, grouillant, ricanant, dont les deux jambes sans pieds ne touchent pas le sol et n'ont pas de racines, qui était installé en elle et l'empêchait d'être elle-même. Un long et patient travail de construction et de reconstruction de son histoire ainsi qu'un rituel de destruction du dessin du monstre ont permis d'avancer et d'aider Muriel à prendre peu à peu possession d'elle-même.

Ce travail sur la mémoire ou les mémoires dans un travail familial est souvent très difficile. C'est l'entourage du patient désigné qui freine le plus ou refuse carrément d'y participer. Le plus souvent, c'est le patient lui-même qui se montre le plus participant, voire se présente carrément comme la seule mémoire vivante de la famille.

3. Le geste et la parole

De nombreux auteurs à la suite des travaux d'Ecole de Palo Alto (Brazelton, Watzlavitch, etc.) ont souligné l'importance de discerner dans toute communication, d'une part le contenu verbal et d'autre part le métalangage, c'est-à-dire tout ce qui représente les indices complémentaires du message : couleur de la communication, registre émotionnel, rythme et ponctualité de l'énoncé, etc. De nombreux travaux ont décrit toutes les situations de communication possibles et leurs dysfonctionnements, en particulier celles où langage verbal et non verbal non congruents l'un à l'autre, aboutissaient à des troubles importants de cette communication. Nous n'allons pas y revenir ici.

Par contre, il est intéressant de souligner dans ce registre certains points plus en rapport avec le thème de cette journée. J'ai observé attentivement mes collègues qui communiquaient avec le langage des sourds et j'ai été frappé par la densité émotionnelle de ces messages, en particulier grâce à l'importance – ou ce que j'ai perçu comme telle –, de la mimique, des mouvements des yeux, des sourcils, de la bouche, de la tête tout entière.

Une situation clinique récente m'est revenue en mémoire, celle d'une jeune femme dont les troubles remontent à l'enfance, mais ayant réussi à maîtriser à peu près le langage, atteinte d'une maladie neurologique grave qui lui déforme le visage et lui supprime l'usage d'un bras. Ses parents sont dans l'idée permanente qu'elle va mourir, ce qui ne semble pas du tout évident pour le moment. Ayant réussi, non sans mal, à la recevoir seule dans mon bureau, j'ai été et je reste décontenancé par sa façon de communiquer : le langage parlé est précis et monotone, d'une voix de petite fille (elle a quarante et un ans), haché, sans ponctuation réelle ; le visage exprime en alternance rapide une tension anxieuse et un sourire chaleureux. Elle tourne la tête de côté

pour exprimer sa désapprobation. Au cours du premier entretien, je l'interroge sur sa fratrie et en particulier sur son deuxième frère. A cet instant précis, elle me regarde disant par signe qu'il ne fallait pas en parler, le doigt sur la bouche puis avec un geste indiquant la confiance, elle montre le ciel et regarde en l'air en fronçant le sourcil. Je comprends : « C'est un secret, il est au ciel. » A ma question, elle confirme aussi qu'il ne faut pas en parler, on ne sait rien de ce frère mort dont les parents ne parlent jamais. Il faut dire que le père est doubleur en français de films en VO, que ses mimiques reproduisent exactement celles de sa fille avec laquelle il vit en symbiose totale. Il apparaît que cette patiente s'échappe de temps à autre d'une violence véhiculée, entre autres, par la parole intrusive du père et se met à communiquer par gestes de manière extrêmement fine avec moi pour évoquer les secrets et les zones d'ombre, qu'il est aussi possible d'aborder par le dessin, mais non par le langage. Elle n'a pas besoin de traducteur. Je pourrais comprendre ces messages quelle soit ma langue maternelle.

Un aspect particulier de la violence ressentie dans la famille est la possibilité pour l'un de ses membres d'exprimer des affects, des émotions habituellement ressenties comme négatives ou culpabilisantes pour le sujet. Cette expression se fait le plus souvent au cours d'entretiens individuels, mais il est nécessaire non seulement de la laisser s'exprimer mais aussi de lui donner un sens par rapport à la dynamique familiale.

Mireille est suivie au CMP depuis un an. Elle était soignée depuis des années par une collègue, elle a interrompu la prise en charge dans un climat de lassitude mutuelle (de la patiente et de son médecin). Le seul point fixe étant sa mère infirmière qui lui fait elle-même ses injections de neuroleptique. Elle refuse de modifier cette pratique. Le couple de ses parents était stérile, elle est une enfant adoptée et elle ne connaît rien de ses parents d'origine. Elle fait remonter ses troubles à dix ans environ. A la suite d'une éruption cutanée, elle ne voulait plus sortir de chez elle à cause de l'aspect de sa peau. Et depuis elle est très pragmatique, participant seulement à des pèlerinages avec des amis de ses parents. Elle suit indéfiniment des cours par correspondance de secrétariat médical. Mireille présente une façade de normalité assez trompeuse, souriante, coquette, mais où l'on a l'impression d'une machine qui tourne à vide. Depuis quelque temps, elle avoue une haine tenace vis-à-vis de ses parents, puis nous fait part des violences subies de leur part surtout de sa mère qui la frappe en lui reprochant son inactivité ou sa maladresse. Cela existe depuis longtemps, le père faisait de même mais s'est arrêté depuis quelques temps, et même essaierait de calmer « les crises de nerfs » de sa femme. Elle n'aurait, dit-elle, jamais parlé de ces violences-là et nous montre à plusieurs reprises des traces de coups. Nous lui conseillons de faire une déposition à la police, tout en nous étonnant que cette robuste jeune femme soit brutalisée par une mère de soixante cinq ans, nous lui faisons part aussi

de l'information reçue par le médecin généraliste, selon laquelle elle-même aurait été violente avec eux. Nous décidons alors d'utiliser une attitude paradoxale puisque d'une part nous l'avons renvoyée à la police pour qu'elle dépose contre ces violences subies et fasse appel à la loi, et d'autre part nous banalisons cette violence en lui disant qu'il y a longtemps que la violence quotidienne existe entre eux et qu'elle n'en est pas la seule victime. Elle nous parle alors des conflits très anciens entre ses parents, son père ayant épousé une vieille fille bien dotée et cherchant un mari, et l'ayant peu à peu dépouillée de ses biens par des jeux immobiliers et des changements de contrat de mariage. Elle commence ensuite à parler de façon différente de ses parents qui deviennent plus ambivalents, en pouvant reconnaître les moments où ils sont attentifs et tentent de l'aider. Nous apprenons que les parents viennent de commencer une thérapie de couple, « ils se disputent moins depuis ». Et depuis peu, elle commence à parler de son anesthésie affective, son incapacité à ressentir les émotions tristes (maladie grave d'une âme).

De cet exemple, nous dégageons quelques conséquences pratiques :

- laisser s'exprimer sans les minimiser les affects négatifs, les sentiments de haine et les situations de violence en renvoyant le sujet à la loi. Cette attitude est toujours identique dans un travail avec le couple et la famille ;

- tout en resituant ses actes dans la situation familiale, en ayant repéré la violence des uns et des autres, et l'évolution dans le temps. Mara Selvini a bien souligné la lutte occulte pour la prise de pouvoir dans ces familles, les symptômes psychotiques venant parfois « verrouiller » la dynamique familiale dans un tourbillon de violence mutuelle parents-enfant et de non-dit total sur les aspects relationnels. (Elle prétend que la violence maternelle se rythme sur nos entretiens : maximum dans le jour suivant l'entretien puis décroissant avec l'entretien suivant, comme si elle avait peur que je ne vous le dise. La mère sait qu'elle est allée à la police.)

Cette expression des mouvements de haine et de violence peut souvent, quand on arrive à la resituer dans l'histoire de la famille, ramener sur le devant de la scène tel ou tel personnage des générations précédentes. Il s'agit souvent d'un ancêtre, lui-même violent ou aventureux ou psychopathe, sorte de Tonton Cristobal qui revit en quelque sorte à travers les débordements actuels.

Nous avons l'exemple récent d'une famille dans laquelle le père et le fils agissent en alternance une brutalité verbale et physique importante : le fils brutal pour calmer le père qui est brutal avec sa femme et sa fille qui se plaignent de la violence du fils dès que le père va mieux. Le père et le fils ont pu remettre en cause ce comportement vécu jusque-là comme « impossible à modifier » quand nous avons pu évoquer que cette violence était sûrement une sorte de tradition ou de fidélité à la famille et qu'ils ont pu alors évoquer un grand oncle aventurier et son fils dont ils reproduisaient fidèlement l'attitude. Le tra-

vail avec la famille se fait souvent avec la reconstitution par écrit de l'arbre généalogique en faisant participer toute la famille avec des questions croisées favorisant les échanges.

Dans tous ses exemples évoqués aujourd'hui, nous sommes renvoyés avec le sujet seul ou avec sa famille à l'histoire familiale et en particulier à tout ce qui est partagé en commun par les différents membres de la famille concernant cette histoire. Le sentiment d'appartenance – ou le refus d'appartenance – ce qui revient encore à se déterminer par rapport à ce récit commun, renvoie à ce qu'on peut appeler un mythe familial « ensemble de croyances partagées par la famille » (Eiguer). Ces mythes ont ceci d'intéressant qu'ils n'ont pas d'auteur reconnu, et pas d'origine précise dans le temps. Ils aboutissent à une représentation transgénérationnelle, c'est-à-dire une sorte de modèle reliant entre eux les X générations, établissant les ressemblances, les répétitions mais s'alimentant aussi d'oublis, de trous, de lacunes, nous l'avons vu.

Les thérapeutes doivent, et ce n'est pas facile, être à la fois respectueux et attentifs s'ils veulent y accéder, mais aussi faire preuve d'un certain attentisme, le mythe familial étant susceptible d'évoluer, la représentation donnée à chacun de ses membres n'étant pas immuable dans le temps. Le mythe, comme l'histoire, se réécrit au cours du travail familial. Cela est comparable au travail accompli dans une thérapie individuelle où les représentations internes se modifient au fur et à mesure de l'élaboration psychique.

On ne peut parler du mythe familial et de violence sans évoquer la problématique du secret ou de la « crypte psychique » pour reprendre les termes de Nicolas Abraham et de Maria Torok (*L'Écorce et le noyau*). Ces auteurs ont remarquablement exposé une situation dans laquelle un secret de famille autour de la « faute » d'un ancêtre resurgit à travers les symptômes d'un descendant. Le secret a traversé plusieurs générations en restant dissimulé dans une sorte de creux, « crypte psychique ». Dans un précédent travail sur le secret, nous avons montré comment le contenu du délire d'un jeune homme (clivage et possession) avait permis de retrouver la « faute » de la grand-mère paternelle avec un soldat allemand, la levée d'un secret de filiation et l'amélioration relative du patient.

Une situation à la fois parallèle et opposée correspond à ce que Stierlin appelle la **délégation** : le sujet ressent le sentiment profond, souvent inconscient, de devoir réaliser une mission pour résoudre un conflit vécu par un père ou un aïeul. L'exemple de ce père et de ce fils, tyrans familiaux en alternance, en est l'illustration. Il peut s'agir aussi d'une dette envers cet aïeul, réaction de deuil inachevée, « fidélité » aux morts entraînant le sentiment d'interdiction d'accéder à un bonheur jugé égoïste (Boszormeny-Nagy). Ces sujets ou familles inconsolables ou sacrificielles peuvent être aidés en essayant de concevoir avec eux une ritualisation autour d'un deuil, jamais réalisé, voire qui se heurte souvent à des pulsions masochistes qu'un

travail familial isolé a du mal à modifier. Il y a là un bon exemple de l'intérêt d'associer, quand c'est possible, thérapie individuelle et thérapie familiale.

Pour conclure et pour se divertir, un petit conte oriental pour nous rappeler, que dans notre pratique, il est parfois difficile de faire la part des choses : le contrebandier (Idries Shah), Nasrudin, passait régulièrement à dos d'âne la frontière entre la Perse et la Grèce. Chaque fois l'animal portait des paniers pleins de paille et quand il repassait la frontière en clopinant, il ne les avait plus. Chaque fois aussi les douaniers le fouillaient, soupçonnant quelque contrebande. Mais ils ne trouvaient jamais rien.

« – Nasrudin, que transportes-tu ?

– Je suis un contrebandier. »

Les années passèrent, Nasrudin avait la mine de plus en plus prospère. Finalement il alla s'établir en Egypte, c'est là qu'un des douaniers le rencontra un jour.

« – Dis-moi, Mulla, maintenant que tu es hors de la juridiction de la Grèce et de la Perse et que tu vis au milieu de tout ce luxe, de quoi faisais-tu de la contrebande, que jamais nous n'avons pu te mettre la main dessus ?

– Des ânes. »